

seconde, dans ses traditions à lui, où sous l'empire d'un système trop homogène et fait d'abstractions, il a perdu plus d'une qualité native. Je crois que de même il resserra, il enserra les facultés de Lacuria.

Mais les nécessités de l'existence obligèrent assez promptement celui-ci à renoncer aux vastes espoirs, si jamais il en avait nourri. L'abbé Paul Lacuria, son frère aîné, fut un de ceux qui participèrent, il doit y avoir une cinquantaine d'années, à la fondation de l'Institution d'Oullins, encore aujourd'hui florissante sous le nom d'École de Saint-Thomas-d'Aquin et la direction du Tiers-Ordre dominicain. Il appela son frère à prendre la direction des écoles de dessin. Louis accepta. Il avait les plus admirables facultés de professeur que j'aie rencontrées. Il se voua donc à l'enseignement, avec le troisième frère, Clément, qui, je crois, revint de Paris un peu plus tard. Louis n'a pas fait de peintures, à proprement parler. Le Musée de Lyon possède cependant deux ou trois morceaux de lui, entre autres une jolie tête de toute jeune fille, d'un modèle très fin.

Mais en lui, l'homme était bien plus à étudier que le peintre. Les aptitudes philosophiques étaient le lot de la famille, comme en témoignent deux volumes de métaphysique, publiés aux environs de 1845, par Paul Lacuria, et qui sont intitulés les Harmonies de l'Être. C'est une conception générale des choses, qui devra être étudiée, lorsque quelqu'un sera tenté de faire une histoire, qui pourrait être bien curieuse, de l'esprit lyonnais durant la première moitié du XIX^e siècle.

Louis n'eût pas été non plus Lyonnais de cette époque s'il n'avait joint un sentiment profondément religieux et moral, nuancé de mysticisme, à une grande indépendance d'idées. J'ose dire que c'était l'esprit d'un philosophe avec l'âme d'un saint. Comme ses contemporains lyonnais, il s'efforçait de concilier l'orthodoxie avec ses idées personnelles, qui étaient très libérales. Il a écrit un opuscule curieux, publié seulement en 1857 (1), et uniquement pour quelques amis. Sous le titre de Les Trois âges, l'auteur esquisse une théorie générale de l'Humanité, présentée d'abord sous une forme symbolique, car « l'école lyonnaise » revêtait volontiers l'idée philosophique d'un symbole, et n'accordait guère moins à la poésie qu'aux doctrines. C'est donc dans la vie humaine que l'auteur trouve le symbole de l'Histoire générale. Il décrit

(1) *Les Trois âges*, par Jean-Louis L., in-18, Lyon, imprimerie Nigon, 1857.